

BLAGNAC, QUESTIONS D'HISTOIRE



Carte envoyée du front à Blagnac par un père à sa fille (août 1915)

Le monastère des cisterciennes pendant la guerre 14-18
1914, déjà blessé à vie
Firmin Pons, citoyen d'honneur de Blagnac
Le patrimoine héraldique de l'église St-Pierre
Au fil d'une enfance
Severo, le petit sandalier de Mauléon
Robert Caussat et le maquis d'Esténos
Il y a vingt ans l'Airbus A300-600ST

AG
149

Au fil d'une enfance...

Les vacances à Beauzelle d'une petite Toulousaine des années 1930

Arlette était née à Toulouse, le 30 août 1924, dans une famille modeste. Au soir de sa vie, elle qui aimait à dire que « l'on ne devrait jamais lâcher la main de l'enfant que l'on a été », eut à cœur de laisser une trace de ses tout premiers souvenirs. Les vacances à Beauzelle y tiennent une place privilégiée. Voici, quasiment sans retouches, le récit de cette tranche de vie, dans une exubérance de points d'exclamation ou suspension, et autres guillemets et libertés, qui résonnent des enthousiasmes d'une petite fille retrouvée.

[...] Je devais avoir environ 5 ans lorsqu'un événement illumina ma vie : Maman, malgré ses incessantes difficultés financières, trouva le moyen de louer, à l'année (pour 500 francs), une petite maison à la campagne, tout près de Toulouse, à Beauzelle.

... Ce n'était pas le luxe, là non plus : ni eau, ni électricité. À tour de rôle, nous allions chez le propriétaire, tout proche, qui voulait bien nous laisser utiliser l'eau de son puits...

L'habitation comportait une salle à manger, une cuisine, et une grande chambre où nous couchions tous !

Mais ce qui devait, très vite, me rendre ces lieux enchanteurs, c'était l'existence d'un petit jardin longeant la maison et d'une tonnelle de glycine dont les odorantes grappes de fleurs mauves embaumaient. Ce fut là que, malgré mon très jeune âge, je découvris mon attrait pour le jardinage : l'éclosion d'une fleur, déjà, me fascinait. Le dimanche, je faisais avec Maman quelques plantations. En semaine, ramassant de gros cailloux, je les trimbalais dans ma petite brouette et j'en faisais des bordures...

Malheureusement, nous ne profitons de cette rustique « résidence » qu'au temps des vacances, mais Dieu que j'étais heureuse !...

Ce départ pour Beauzelle, c'était pour moi une échappée vers le soleil, la liberté...

Ensuite, il fallait réintégrer la sombre chartreuse des boulevards... Pour Pâques, nous partions donc, mes grands-parents, mes cousins Paul et Jeannine et moi, pour une quinzaine de jours. Nous nous encombrions du moins de bagages possible, afin d'aller prendre le car Place du Capitole...

Je nous vois encore, marchant allègrement rue de Rémusat, pour arriver, chacun portant son fardeau, sur les lieux du départ. Je trépisais de joie et je me souviens encore de la « bonne tête » du chauffeur, M. Monzagol, qui nous embarquait pour le pays de mes rêves...

Pour les grandes vacances, là, c'était du délire : deux mois devant nous et, pour nous conduire au paradis, un taxi tout blanc (à mes yeux, un véritable carrosse !) qui nous prenait en charge devant la porte ! Les bagages étaient, pour cette longue période, trop nombreux, et Maman nous offrait cet « extra ».

...Lorsque nous arrivions, la première corvée avait de quoi tempérer mon enthousiasme, mais elle était inévitable... Ces lieux inhabités durant tout l'hiver, mal isolés, étaient visités par d'énormes rats qui devaient nicher dans l'inaccessible grenier. Ces indésirables visiteurs

►
Beauzelle,
au début du XX^e siècle.

La maison basse,
à droite, à l'entrée
de la rue de l'église,
est celle qu'Arlette
évoque dans
ses mémoires

Club photo de Beauzelle



prenaient donc possession des lieux durant notre longue absence, et déposaient sur et dans les vieux meubles tout dégingués, d'affreuses crottes que nous devions nous empresser d'éliminer si nous voulions manger, car il y en avait bien entendu sur toute la vaisselle...

Et c'était chaque fois le va-et-vient avec seaux et arrosoir, pour aller quérir de l'eau chez le propriétaire. ..

Mais ce mauvais moment passé, nous avalions notre frugal repas, et c'était ensuite la joie sans partage...

Nous retrouvions une flopée de petits copains qui eux-mêmes nous attendaient impatiemment ; le petit Alexandre, notre premier voisin, fêtait toujours mon retour en m'offrant...une fleur : « *C'est que pour toi* » me disait-il avec un grand sérieux.

Ensemble, chaque jour, avec lui et tous les autres, mon cousin Paul et moi nous parcourions le village (alors sans autre circulation que quelques charrettes à bœufs) pour accomplir en chœur toutes sortes de besognes...

Ainsi allions-nous accompagner le garde champêtre, Monsieur Chamayou, tous les jours à midi, en haut du clocher, pour sonner avec lui l'angélus, du moins ce qui en tenait lieu... C'était à qui se suspendrait le plus vigoureusement à la corde pour faire s'envoler les cloches... et je n'étais pas la dernière...

Ce que nous ne manquions pas non plus, c'était les annonces de toutes sortes (avis à la population...) faites par lui, au son du tambour.

Chaque matin aussi, le boulanger faisait sa tournée... Je sens encore l'odeur incomparable des toutes chaudes et croustillantes miches de pain qui emplissaient sa vieille guimbarde... Et nous, les gosses, nous disputions malgré ses protestations, l'insigne honneur de grimper sur le marchepied pour parcourir avec lui sa tournée... Il faut dire qu'il faisait le porte-à-porte, n'ayant pas de concurrent !...

Nous avions également « la Catinou », vieille paysanne qui passait chaque matin dans les maisons pour vendre à ceux qui le souhaitent le lait de ses vaches. Ma grand-mère posait sur un guéridon, à l'entrée du jardin, le pot au lait et la monnaie toute prête, et c'était moi qui prenais livraison. Catinou, l'après-midi, allait garder ses vaches dans un pré tout proche ; j'aimais bien l'accompagner, car elle me « confiait » la surveillance de « Pâquerette », ma préférée...

Pour notre plus grande joie, il y avait aussi les parties de pêche ; j'y accompagnais Paul.

Le « bon coup », d'après lui, se situait tout en bas d'un sentier abrupt qui aboutissait brusquement en bordure de Garonne : nous ne savions nager ni l'un ni l'autre, ... mais nous rentrions triomphants, car il y avait presque toujours quelques goujons ou ablettes borgnes pour se laisser prendre...

Je me souviens surtout de l'horreur que j'avais à accrocher un asticot à l'hameçon – j'en confiais le soin à Paul – mais celle aussi, d'une tout autre nature, de décrocher le rare et malheureux poisson qui gesticulait au bout de ma ligne. Inutile d'ajouter que je me faisais copieusement sermonner pour mes « chichis ! ».

« Notre » maison, qui existe toujours, d'ailleurs, se situait juste à

l'angle de la rue qui menait à l'église.

De chez nous, chaque dimanche, tandis que les cloches sonnaient à toute volée, je voyais donc défiler toute une population qui allait, en famille, parée de ses plus beaux atours, pour les uns, « bien propre » tout simplement, pour les autres, accomplir sa démarche dominicale... De temps à autre, je me joignais à cette assemblée ; ce lieu frais et paisible m'attirait à tel point qu'en semaine, poussant la lourde porte, je m'y faufilais parfois pour y faire une petite halte ; mais la foule du dimanche m'offrait autre chose encore : l'occasion d'un rassemblement à la fois joyeux et recueilli qui me convenait tout à fait... Là se limitaient les motivations de ma piété. [...]

Il existait une unique petite épicerie dont nous étions évidemment clients.

Manette, ma grand-mère, m'envoyait souvent « faire les courses »... Je me souviens essentiellement de deux missions qui revenaient souvent... Lorsqu'il y avait du beurre ou du fromage au programme, demander une « mince tranche » ; et puis, presque toujours, « faire marquer » sur la note que Maman payerait, en fin de semaine...

J'étais toujours un peu gênée par l'air « pincé » de l'épicière...

Sur le comptoir trônaient, bien en évidence, toutes sortes de bocaux de verre emplis de bonbons qui me fascinaient... Les « jours fastes », j'avais droit à l'achat d'un cornet que je faisais emplir de petites pastilles à la menthe, striées de rayures tricolores : je trouvais cela superbe... et fameux !

Je conserve un souvenir de lumière du verger que possédaient nos propriétaires.

Les pruniers y étant majoritaires, nous avions toute latitude, grâce à la gentillesse de ces braves gens, pour venir faire la cueillette. Cette dernière se faisait en partie à ras du sol jonché de fruits mûrs ; il y avait bien sûr l'inconvénient des guêpes qui s'en donnaient à cœur joie, mais qui, en réalité, accordaient leur préférence aux belles « reines-claude » dorées, plutôt qu'à nos inintéressantes personnes... Un jour de cueillette pour la confection par Manette de succulentes

confitures, Maman, imprudemment revêtue d'une blouse blanche, glissa sur le tapis de fruits mûrs, et s'affala, les quatre fers en l'air... Inutile de vous décrire sa ...dé-confiture, et le fou rire général des témoins !...

Tous ces « petits bonheurs » suffisaient à mon bonheur...

Le jardin d'agrément de nos propriétaires jouxtait celui, bien plus modeste, de notre habitation ; ils n'étaient d'ailleurs séparés que par un simple grillage, et chaque après-midi, Manette, installée d'un côté, et Mme Icart, de l'autre, s'adonnaient tout en papotant, l'une à d'interminables broderies, l'autre, plus prosaïquement, aux nombreux rapiécages que réclamaient nos vêtements malmenés... Moi, très vite lasse de mon canevas et de cette immobilité, je plantais là mon ouvrage et faussais assez vite compagnie à ces dames...

J'allais à la recherche de mes petits copains et copines aussi ravis que moi de nous retrouver.

Il faut dire qu'à cette époque, on ne croisait dans le village, les paysans étant aux champs, que quelques vaches revenant de pâître, quelques oies et de nombreux canards, suivis d'innombrables poules et coqs se pavanant en toute liberté et ne rentrant que le soir, à l'appel du grain. Il nous fallait donc être inventifs pour nous distraire, et nous l'étions ! [...] ... Vers 16h, je faisais une apparition au logis, et j'ai l'amusant et « odorant » souvenir de ce qui, souvent, faisait mes délices : un gros morceau de pain « chinché » assorti d'une belle grappe de raisin. Autrement dit, une belle tranche de pain frais frottée d'une gousse d'ail et d'un peu de sel, le tout bien arrosé d'huile... Là aussi, quand je vois les montagnes de friandises frelatées et coûteuses proposées aux enfants d'aujourd'hui, je me dis que j'avais bien de la chance ! Ce qui ne m'empêchait pas, un autre jour, pour mieux savourer une barre de chocolat, de manger tout le pain d'abord, car il n'était pas question de gaspiller, si peu que ce soit, ce précieux aliment !

Il existait au village une pauvre jeune femme âgée de trente-cinq ans à peine qui ne disposait visiblement pas de toutes ses facultés. La rumeur la disait avoir été victime d'une trahison conjugale qui aurait

à jamais troublé son esprit... Elle habitait une humble maisonnette dans la rue principale, en compagnie de sa petite fille, Solange, de 3 ans environ. Cette dernière devait faire, de sa part, l'objet de beaucoup de soins et de tendresse, car je vois encore ses bonnes joues, son teint coloré et son air radieux...

Bien sûr, la malheureuse femme, par certains de ses comportements, était souvent la risée du village : apparemment, elle n'en était pas consciente, un éternel sourire flottant sur son beau visage...

Il y avait, à une centaine de mètres de chez elle, l'intarissable fontaine où se « fournissaient » tous ceux qui n'avaient pas de puits. Et Maria, presque toujours chantant et dansant, venait, armée de son seau, faire provision d'eau... Hélas, sa démarche fantaisiste faisait souvent baisser le niveau, multipliant les va-et-vient ...

Et la petite Solange suivait toujours !...

On la vit, un dimanche d'août, arriver à la messe en compagnie de sa mère, affublée d'un manteau de fourrure et d'un bonnet de laine noire : elle était paraît-il en deuil de son grand-père...

Tout le monde aimait bien la pauvre Maria, mais je vais vous reparler d'elle au chapitre suivant.

Le premier dimanche de septembre avait lieu la « baloche » du village. C'était bien sûr l'événement de l'année pour les petits et les grands... Quelques jours avant, les « balochants » passaient dans toutes les maisons y recueillir la participation de chaque famille à la réussite de la fête. Ils étaient toujours munis, en échange, de petits bouquets et couronnes, composés invariablement de reines-marguerites roses, blanches et mauves, joliment enserrés dans une dentelle de papier blanc : je les vois encore, ils faisaient mon ravissement et je les trouvais particulièrement beaux, sans doute un peu parce qu'ils étaient, à mes yeux, le signe précurseur des réjouissances ; et le « *Bonne fête* » lancé par ces joyeux jeunes hommes me remplissait d'allégresse. ... On assistait, la semaine avant, à la mise en place des poteaux destinés à supporter toutes sortes d'oriflammes, ou à maintenir suspendues d'un côté de la rue à l'autre les ampoules multicolores que j'appréciais tout particulièrement... J'adorais tous ces préparatifs et je n'étais pas

la dernière de la bande à proposer mes services !... Ensuite arrivait l'estrade de bois peinte en vert, qu'il fallait monter de toutes pièces et sur laquelle présiderait l'orchestre. Elle était érigée sur l'esplanade qui longeait notre maison, et où d'ailleurs se déroulait l'essentiel de la fête : bal, jeux, baraques foraines vantant chacune ses attraits... Moi j'aimais bien le stand de « la ficelle » où l'on gagnait à tous les coups pour une modique pièce [...]...un aussi modeste lot...

Ce temps des installations était pour nous tous, les gosses, une période au moins aussi joyeuse que la fête elle-même...

Cette dernière commençait enfin le samedi soir par la retraite aux flambeaux : autrement dit, tout ce que le village comptait de jeunesse défilait dans la rue principale au son de la fanfare, chacun arborant au bout d'une perche de superbes ballons rouges en papier plissé et éclairés de l'intérieur : à mes yeux, c'était féerique !... D'autant plus que ce spectacle était éclairé tout au long du parcours par de nombreux feux de Bengale de multiples couleurs et qui eux, au moins, avaient le mérite de n'être pas bruyants...

Et nous, les enfants, mêlés aux jeunes, suivions le mouvement...

Mais vous vous souvenez peut-être de ma terreur des feux d'artifice et de toutes les détonations qui les précèdent...

Une année, souhaitant plus que jamais participer à tout, je me faufilai entre ma grande copine Lucie et un grand gaillard, et voulus suivre, à travers champs et dans l'obscurité totale, la sacro-sainte farandole... Étant donné ma petite taille et le rythme pris par la farandole, c'était plutôt pour moi de la voltige... Et voilà qu'au moment où la course prenait un train d'enfer, des « bombes » pétaradantes éclatèrent tout près de nous... déclenchant chez moi une affreuse colique et... vous devinez la suite... Impossible pourtant d'échapper à l'étreinte qui maintenait ma petite main, et n'osant rien dire, je continuai... horriblement mal à l'aise.

Mais entre-temps, à ma plus grande honte, Lucie, dans son langage de petite paysanne déjà rodée à la crudité des mots, s'exclama soudain : « Put... que ça sent la m...! » et moi, hypocritement, toujours prisonnière, j'approuvai ! Inutile d'ajouter le soulagement qui fut le mien lorsque, passant devant notre maison, j'invoquai une raison...

urgente, pour m'esquiver !

Mais revenons à Maria... Pour elle aussi, les préparatifs valaient autant que la fête, et nous assistions chaque année au même exercice par lequel elle traduisait sa joie : plusieurs fois par jour, la semaine précédant l'évènement, elle s'élançait d'un bout à l'autre de l'esplanade (où poussait heureusement une herbe drue), en accomplissant de prodigieuses et innombrables cabrioles... Inutile de vous dire le nombre de badauds qu'elle attirait et qui, en l'applaudissant, l'incitaient à recommencer... ce qu'elle faisait bien volontiers !

Les longues culottes qu'elle portait encore, sous ses amples jupons, conservaient au spectacle toute sa décence, mais moi, sans trop savoir pourquoi, je trouvais ça un peu triste...

Venaient ensuite les trois jours de fête où les bals du soir n'étaient pas le moindre attrait pour tous ces jeunes villageois pour qui, à l'époque, les distractions étaient assez rares... Nous, les petits, dansions joyeusement entre nous ; quelle ambiance et quels touchants souvenirs : on avait si peu et on était si heureux !...

Le lundi étaient organisés « les jeux ». Là, devant presque tout le village réuni, les « volontaires » se lançaient dans des paris qu'aujourd'hui on trouverait puérils... Par exemple : la course à l'œuf : Il s'agissait de partir tous ensemble, au signal donné, pour accomplir dans un temps record une distance d'une cinquantaine de mètres, une cuillère à la main, sur laquelle reposait un œuf qu'il fallait bien sûr mener à bon port... Peu nombreux étaient ceux qui arrivaient sans casse !...

Le jeu de la cruche était aussi très apprécié. Il suffisait, armé d'une très longue perche, les yeux bandés, et partant toujours d'une assez longue distance, d'aller mettre en pièces une cruche pleine d'eau suspendue au centre d'un câble... Fallait-il encore avoir bien évalué la distance à parcourir, et marcher droit !...

Nous, les gosses, excellions dans le jeu de la « course au sac » où nous prenions, il va sans dire, pas mal de bleus. Elle consistait à parcourir la même distance, les jambes emprisonnées dans un sac de jute !... Je

n'ai pas le souvenir d'une quelconque victoire personnelle...

Le jeu de la poêle avait, lui aussi, beaucoup de succès : il s'agissait de récupérer quelques pièces de monnaie engluées au dos dans une épaisse couche de cirage noir, et cela, bien sûr, uniquement avec le secours des dents : je n'ai jamais eu cet héroïsme !...

Enfin, comme il y avait presque autant de participants que de badauds attablés à la terrasse du café, les jeux s'étiraient tout au long de l'après-midi, et personne ne s'ennuyait. Presque toujours, la sérénité d'un beau ciel de septembre accompagnait de sa lumière la joie simple de tout ce petit peuple... Mon Dieu, qu'il est loin ce temps que j'aimais...

[...] La plupart des villageois n'ayant pas, à cette époque, l'eau courante, les Beauzelloises trouvaient plus pratique d'utiliser le lavoir installé à 100 mètres de chez nous, au bas d'une petite côte. Une source abondante alimentait ce bassin, où nous venions nous-mêmes puiser de l'eau glacée en plein été. Les paysannes arrivaient avec, dans leur brouette, le linge bouilli qui ne nécessitait plus alors que le rinçage... Je songe à ce que devait être cette corvée, en plein hiver !...

Puis venait la période des vendanges et j'ai le souvenir vivace de ma « participation ». On me tolérait, moi, la « fille de la ville », pour participer à la cueillette, et je me souviens encore de l'émerveillement qui était le mien devant ces magnifiques grappes noires ou dorées que je taillais avec le plus grand soin ; et quel honneur pour moi d'être ainsi adoptée ! Une fois, je participai à ce qui m'apparaissait parfaitement dégoûtant, mais... il fallait bien me taire si je voulais paraître « compétente »... Il s'agissait en fait de grimper dans la cuve et, pieds nus, de piétiner longuement le raisin...

Lorsque je vois, à la télé, les procédés d'aujourd'hui... je me donne l'impression d'être plusieurs fois centenaire !

Enfin, la fin de l'été me donnait chaque année, comme à toute la bande, l'occasion de me rendre utile aux parents du petit Alexandre, nos voisins d'en face. Les haricots, arrivés à maturité, procuraient à cette période un bien abordable labeur pour nous, les enfants. Il s'agissait,

assis en rond devant la grange et armés d'un bâton, de tapoter jusqu'à la dernière les cosses de haricots afin d'en extraire les grains. Je me suis toujours demandé si cette méthode était parfaitement efficace... Pour nous, du moins, représentait-elle une des dernières occasions de l'été de nous retrouver tous ensemble.

... Car venait, hélas, le départ des hirondelles ...

Chaque année, peu avant la rentrée des classes et notre retour à Toulouse, elles tenaient grand rassemblement au-dessus de l'esplanade qui nous faisait face. Et le gazouillis de ces charmantes créatures ajoutait pour moi à la tristesse qui m'envahissait chaque fois de quitter mon petit paradis...

Mais pendant cinq ans, du moins, toute mon année scolaire fut embellie par la merveilleuse perspective des grandes vacances. [...]

Après la guerre, allant effectuer une balade à vélo à Beauzelle, je me retrouvai près de la porte de la petite église, devant le monument aux morts... Un seul nom était écrit au titre des « morts pour la Patrie » en 1940 : « Claude Montagnac »...

... C'était celui d'un de mes meilleurs petits copains... Il était le seul du petit village à être tombé « au champ d'honneur »... Il avait 20 ans... [...]

Arlette Prim
(Propos recueillis
par Anne-Marie Ducos de Lahitte)